

## Les moments poétiques de Jean-Richard Bloch

La littérature est pauvre chose, étant réduite à utiliser, comme matière première, les mots dont les hommes se servent chaque jour. De sorte que tous les hommes ont des droits sur la littérature. Ils ne s'en reconnaissent ni sur la sculpture ni sur la musique, l'art du verrier, du potier. Mais la littérature, c'est leur domaine. Ils y sont compétents. Ils en font, à leurs moments perdus. Qui n'écrit un roman ? Ceux qui n'en écrivent pas, c'est qu'ils n'ont pas le temps, ou bien qu'ils trouvent ça vraiment trop facile.

Il en résulte deux choses. La première est qu'une seule espèce d'œuvre littéraire est assurée d'échapper à la vulgarisation, c'est la poésie, c'est le mètre, le rythme, en ce qu'ils ont de secret, de mystérieux, de divin. Un beau vers creuse une empreinte ineffaçable dans la mémoire des hommes. Une nation entière vit de quelques beaux vers.

...La seconde de ces conséquences, c'est que l'écrivain, s'il n'est pas un poète pur, passe sa vie à fuir cette contamination, cet envahissement de l'usage commun.

Cet hommage rendu à la poésie dans l'*Explication* qui introduisait, en 1930, *Offrande à la musique* de Jean-Richard Bloch, n'est pas le fait d'une illumination tardive, mais la reconnaissance à la fois d'une dette et peut-être d'un regret, certes passager, d'avoir manqué une destinée de « poète pur ». Mais cet hommage ne vient pas non plus d'un écrivain qui n'aurait jamais mis la main à la pâte en tant que poète. Il se trouve qu'il avait publié un certain nombre de poèmes, notamment dans *Europe* et la *Nouvelle Revue Française*<sup>1</sup>, sans parler de ceux qui attendaient un meilleur sort au fond d'un tiroir, parmi d'autres manuscrits. Si bien qu'au moment même où il a publié en volume des œuvres « nées sous le signe de la musique », il pensait déjà à rassembler les matériaux d'une *Offrande à la poésie*.

Avant la publication de cette *Offrande*, réalisée soixante-dix ans plus tard<sup>2</sup>, il y avait eu certes deux tentatives de rappeler que Jean-Richard Bloch était aussi poète à ses heures. *Les plus belles pages de Jean-Richard Bloch* (La Bibliothèque Française, 1948), présentées par Aragon, un an après la disparition de l'écrivain, contenaient aussi quelques poèmes<sup>3</sup>. Le numéro spécial d'*Europe*, de mars-avril 1957, donnait à son tour « quelques poèmes », une dizaine en tout, plus une traduction de Brecht. On pouvait y lire en plus le premier article exclusivement consacré au poète, dû à Paul Jamati qui faisait observer d'entrée de jeu<sup>4</sup> :

Il suffit d'avoir lu un livre de Jean-Richard Bloch pour savoir qu'il y a un poète dans ce prosateur. Même si ce livre n'est pas *la Nuit Kurde*. Qu'il s'agisse d'un documentaire comme *Locomotives*, d'un recueil d'essais comme *Destin du Siècle*, d'un roman réaliste comme... *et Compagnie*, la poésie affirme partout sa présence.

La poésie, ajoute-t-il, « était sa vie profonde » :

---

<sup>1</sup> Il aura même droit à une place dans l'*Anthologie des poètes de la N. R. F.*, préfacée par Paul Valéry (Gallimard, 1936).

<sup>2</sup> Jean-Richard Bloch, *Offrande à la poésie*. Préface de Denis Montebello, photographies de Marc Deneyer (Collection « la langue bleue »), Poitiers, Le Torii Éditions, 95 p.

<sup>3</sup> On y trouve *Joie des sens*, *Le réveil de la femme*, *Voyage*, *Un poème à déchirer*, *une fleur à jeter*, *O mon fils que je ne connais pas*, *Quelques haï-kaïs*, *Octobre 41*. Sur la quatrième page, on annonçait la future parution d'*Offrande à la poésie*.

<sup>4</sup> Jean-Richard Bloch, poète, p. 84.

De trois œuvres dramatiques il avait fait *Offrande à la musique*. De même voulait-il faire *Offrande à la Poésie* de ce qu'il tenait, non pour "une œuvre poétique", mais pour "les moments de paroxysme" de l'amour qu'il vouait à la poésie, pour "les instants de désespoir" de ce qu'il appelait sa "lourde parole". C'était là trop de modestie. Jean-Richard Bloch est un poète et sa parole n'est jamais lourde.

Il est cependant significatif que, dans ce même numéro commémoratif, dans les pages documentaires qui ont évoqué les « projets » de l'écrivain, il n'était plus question de ce recueil poétique dont le dossier de base était déjà pourtant constitué. Le projet dormit son sommeil de Belle au bois dormant pendant soixante-dix ans, avant de ressusciter tout récemment, grâce à Alain Quella-Villéger, connu pour ses travaux sur Pierre Loti et l'intérêt tout particulier qu'il porte, résidant à Poitiers, aux écrivains liés d'une manière ou d'une autre à la région Poitou-Charentes, coéditeur d'une riche anthologie de textes (*Gens de Charentes et de Poitou*, Omnibus, 1995) qui s'ouvre comme de juste sur Lévy, le premier chef-d'œuvre de Jean-Richard Bloch conteur. *Offrande à la poésie* a pu enfin sortir des limbes, l'éditeur tenant compte du choix « fait par l'auteur puis revu par son épouse, après sa mort », comme il est précisé dans la notice placée en fin de volume (p. 87), sans que l'on sache d'ailleurs (mais cela n'a pas beaucoup d'importance pour une édition qui s'adresse au public amateur) la part qui y revient à celui qui a eu l'heureuse idée de rouvrir ce dossier conservé au Fonds Jean-Richard Bloch de la Bibliothèque Nationale de France où ont été déposées, au Département des Manuscrits, les archives de l'écrivain<sup>5</sup>. La même notice reproduit (p. 87) un texte contemporain de la publication d'*Offrande à la musique*, auquel se référait déjà Paul Jamati, et dans lequel Jean-Richard Bloch s'expliquait en ces termes sur ses intentions :

Publier deux livres sous les titres *Offrande à la musique*, *Offrande à la poésie*.

Dans le second, mes poésies. Bien marquer par là que je les donne pas plus pour une œuvre poétique que je ne donne pour une œuvre musicale les *Dix filles*, *L'illustre magicien*, *La Nuit kurde*.

Simple offrande d'un prosateur et d'un dramaturge aux deux arts qui auraient comblé ses désirs, lui auraient seuls donné les voix dont il a besoin.

Mes poésies ne sont pas de la poésie. Les moments de paroxysme de mon amour pour la poésie, les instants de désespoir de ma lourde parole.

Dans une lettre adressée le 15 décembre 1916 à son ami, le poète André Spire, lettre à laquelle il joint un poème de son cru, *Le réveil de la femme*, il était le premier à reconnaître<sup>6</sup> :

Mon *métier* est prosateur. Le poème m'est un art neuf où je ne sais pas encore ce que je fais. Aviez-vous lu dans *L'Effort* (15 février 1912) « Joie des sens » qui fut mon premier essai depuis les rimes obligées de l'adolescence ? J'ai dû faire un progrès depuis, mais au vrai je n'en sais rien.

Les « rimes obligées de l'adolescence » ? Elles constituent un corpus non négligeable, comme en témoigne le tome XXXVI des *Œuvres* de Jean-Richard Bloch à la BnF (*Dissertations et poésies de jeunesse*), qui contient, recopié sur des feuilles de cahier scolaire, un « recueil » intitulé *Poésies* (ff. 344-544), avec une page de titre et une *Table* (ff. 344-345), *Une liste de*

---

<sup>5</sup> Le nom de Quella-Villéger n'apparaît pas sur la page de titre, seulement en fin de volume, mêlé à des remerciements et des informations relatives à l'établissement du texte. Si cette modestie fait honneur à sa délicatesse, elle n'en est pas pour autant une raison pour suivre son exemple, même si on rend hommage, bien entendu, à ses collaborateurs (Jean-Paul Bouchon et Claude Deméocq), ainsi qu'à l'équipe du Torri Éditions.

<sup>6</sup> Lettre inédite citée dans la notice, p. 89.

poèmes avec trente-deux titres, dûment numérotés, et l'indication du nombre de vers pour chacun d'entre eux, le total donnant plus de 1200 vers, le tout suivi de cette précision : « Relevé fait le 22 mai 1902 » (f. 346). Cet ensemble est complété par deux additions de nature différente : 1° un choix de textes poétiques soigneusement recopiés (14 versets tirés du prophète Isaïe, des poésies allant d'Alain Chartier à Henri de Régnier et quelques autres poètes contemporains aujourd'hui complètement oubliés, en passant par des stances de Corneille et une élégie de Millevoeye (ff. 545-556) ; 2° quelques pastiches ou imitations (Heredia, Gautier, Baudelaire, Leconte de Lisle) dont tous ne sont d'ailleurs pas de la plume de Bloch (ff. 557-559). Ces poésies, certes, n'annoncent pas un autre Rimbaud, mais elles ne sont pas non plus, me semble-t-il, d'un rimailler mal inspiré qui ne maîtriserait ni le vers ni le langage. *Speranzo*, reproduit en annexe de cet article, est d'un lycéen de dix-sept ans qui ne connaît de la poésie contemporaine que ce qu'elle a de moins original et de moins stimulant, mais qui a assimilé néanmoins certaines leçons du passé, en particulier celles du Parnasse pour le souci de la forme. D'une tout autre inspiration, profondément ancrée dans l'observation du quotidien, est né *L'Éternuement*, ce poème enjoué et ludique dédié à l'ami Marcel Cohen (voir l'*Annexe*). Mais on aurait tort de croire que cette poésie reste toujours aussi distante des préoccupations plus intimes du jeune Bloch, de ses angoisses d'adolescent mal dans sa peau. Il lui arrive de les exprimer, non pas dans le langage convenu des grands épanchements lyriques sur la solitude ou la « noire inquiétude » qui le « brûle en secret de son feu dévorant », mais en les assumant avec une franchise qui ne recule pas devant l'aveu à peu près explicite d'une « pratique » culpabilisante, considérée à l'époque comme aussi honteuse que dangereuse, ainsi qu'en témoigne ce *Fragment*, daté du 26 février 1900<sup>7</sup> :

Désir impur de la jouissance  
Lèpre d'où vient notre souffrance,  
Coupe maudite et pleine d'un poison  
Que pour le retenir dans sa prison  
Et lui fermer les cieux, Dieu fait goûter à l'homme,  
Quand le serpent à Eve osa donner la pomme...  
Exécrable liqueur  
Qui vous dessèche l'âme et vous corrompt le coeur !...

Toute cette production demeure évidemment confidentielle. Il reste à ce poète en herbe du chemin à parcourir avant de se risquer devant d'autres lecteurs que des camarades de classes ou des proches comme sa mère, dédicataire de *Parfum de Watteau*, un petit poème léger comme le parfum en question. Il arrive d'ailleurs au lycéen de s'exprimer (de s'exposer ?) en vers, témoin ce devoir français<sup>8</sup> contenant un poème, *La maison abandonnée*, qui évoque « le spectacle admirable »

De ce triste abandon. Et notre âme entière  
Qu'envahit malgré nous un secret sentiment  
Est remplie aussitôt d'une douce lumière  
Et d'un rêve charmant !...

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : la poésie représente déjà pour l'adolescent le domaine du fabuleux, sinon du sacré, domaine qui ne cesse d'exercer sur lui son attrait. Elle

<sup>7</sup> *Dissertations et poésies de jeunesse*, t. XXXVI, f. 354. Inédit.

<sup>8</sup> Remis le 4 novembre 1898, cf. *Dissertations et poésies de jeunesse*, t. XXXVI. Inédit.

tient dans sa vie la même place que dans celle, imaginaire, de ces deux jeunes lycéens dont il fait les héros transparents d'un récit d'inspiration très personnelle (« Commencé le 2 mars 1901 »), *Paul Noirmont (Histoire contemporaine)*<sup>9</sup>. C'est l'histoire d'une amitié entre deux êtres que tout semble d'abord opposer, l'un étant un « jeune homme moqueur », un esprit nourrissant « des idées non pas même anarchistes mais socialistes » (c'était tout dire en 1901), et qui cache néanmoins derrière cette apparence un naturel sérieux, profond et sensible ; l'autre, celui qui raconte l'histoire dans ce récit encadré, un « fils de bourgeois au vrai sens du terme » et qui se laisse cependant entraîner par les « élans poétiques » de son cœur. Que ce couple de personnage soit le produit d'un classique dédoublement du jeune auteur lui-même, en pleine crise d'identité, cela ne fait guère de doute. Cette amitié apporte au jeune bourgeois timoré mais plein d'idéalisme, « la révélation d'un univers de pensées et de sentiments inconnu », celui de cet inquiétant et néanmoins indispensable ami, univers qu'il caractérise ainsi :

Il y avait de tout ; politique, littérature, musique, arts, philosophie, et par-dessus tout de la poésie, comme une grande aile au-dessus de ses pensées. » Et ceci encore : « Ce qui dominait en lui, c'était l'imagination, une imagination passionnée, ou une passion imagée [...] qui donnait au moindre de ses écrits un aspect profondément original, et en ce sens inimitable.

Dans sa lettre d'adieu, car Noirmont sera trouvé mort dans sa chambre sans qu'on sache de quoi il est mort exactement, dans cette lettre d'adieu il confie à Salmon (c'est le nom du narrateur) :

Je n'avais pas huit ans, mon cher ami, il faut que tu le saches pour me comprendre, je n'avais pas l'âge où naissent seulement pour d'autres les premiers bégaiements de l'intelligence que déjà – sans poser pour le génie – je sentais en moi palpiter quelque chose. Ah, quoi ? quoi ?

Salmon, du reste, note à propos de la « prose » de Paul Noirmont ce que Paul Jamati disait, nous l'avons vu, à propos de celle de Jean-Richard Bloch, à savoir qu'elle gardait toujours « cette espèce de demi-teinte légère qui fait deviner le poète sous le prosateur ».

\* \* \*

Le choix de poèmes que l'éditeur d'*Offrande à la poésie* nous propose, va du premier texte publié, *Joie des sens* à *Octobre 41*, écrit à Kazan, en pleine bataille de Moscou<sup>10</sup>. Une cinquantaine de pages et vingt-cinq titres, suivis de *Trois proses* (il s'agit de proses poétiques, pp. 63-65), de quelques *Chansons de « Naissance d'une cité »*, écrites pour ce « spectacle de masse », joué au Palais des Sports (Vel' d'Hiv), à Paris, à l'occasion de l'Exposition internationale de 1937, textes mis en musique, à l'exception du *Chœur final*, par Arthur Honegger et Darius Milhaud (pp. 67-72). La dernière section de la partie proprement poétique est consacrée au traducteur de Goethe, avec notamment un échantillon de la traduction du *Second Faust (Chanson de Lynceus, gardien de la Tour)* et deux versions de *Ganymède* dont la seconde « accordée sur la musique de la mélodie de Schubert op. 19 n° 23 ; de Bertold Brecht

---

<sup>9</sup> Fonds Jean-Richard Bloch de la BnF, *Œuvres inachevées*, t. XXXVIII, ff. 116-125. Inédit.

<sup>10</sup> Rappelons que Jean-Richard et Marguerite Bloch, munis d'un passeport soviétique, ont pu quitter la France en avril 1941 à destination de Moscou. Après l'attaque de l'Union soviétique par l'Allemagne hitlérienne et l'évacuation de la capitale, décidée en octobre, ils se sont retrouvés à Kazan pour quelques mois, avant de s'établir dans la région de l'Oural. Le couple a séjourné en URSS jusqu'à décembre 1944.

un poème écrit pendant la guerre (*Qu'est-ce qu'elle a reçu, la femme du soldat ?*) ; du hongrois Béla Balázs enfin *Nymphe de Versailles 1940*, dont on a retrouvé le manuscrit parmi les papiers de l'écrivain<sup>11</sup>. Un extrait tiré de l'introduction des *Plus belles pages de Jean-Richard Bloch* clôt le volume (pp. 85-86) où Aragon, ayant évoqué la jeunesse de Jean-Richard, fait observer :

Je dis ces choses pour ceux qui sont jeunes aujourd'hui, et qui mesurent par leurs différences d'avec la génération des années trente, celles qu'il y avait entre nous, ma difficulté à me représenter les commencements de Jean-Richard...<sup>12</sup>

Mais reprenons l'ensemble qui ouvre le volume. Il est présenté, à quelques écarts près, dans un ordre chronologique : cinq poèmes de la période 1912-1920 pour commencer, puis une section comprenant huit pièces sous le titre de *Hai-Kaïs et Outas (1920-1924)* ; une autre, de caractère thématique, comprenant quatre pièces : *La Ville (1923-1926)*, une dernière enfin, la plus nourrie avec ses treize titres, embrassant la période allant de 1925 à 1941.

Cette poésie qui est à redécouvrir, présente, comme l'avait noté Paul Jamati dans son article substantiel<sup>13</sup>, « la même diversité et la même unité que l'œuvre en prose ». Les poèmes « portent l'empreinte du même tempérament : spontanéité, fraîcheur, puissance, mais aussi goût du travail bien fait, souci d'accomplir une œuvre d'art. » À lire *Joie des sens*, qui est comme une profession de foi, on est frappé par son accent whitmanien, par cet élan vital qui se reconnaissait dans l'exemple enrichissant du grand poète américain :

Je ne suis rassasié d'aucun spectacle au monde,  
Je ne suis las de rien, l'instant me crée,  
Je me sens naître de seconde en seconde,  
La vie déferle en moi comme une marée.  
(*Offrande à la poésie*, p. 9)

La poésie de l'homme de Manhattan dont le génie fut célébré, soit dit en passant, dans *L'Effort*, la revue de Jean-Richard, par son traducteur, Léon Bazalgette dont quelques traductions devaient figurer en bonne place dans l'*Anthologie poétique de l'Effort*, fut une révélation pour celui qui écrivait plus tard à son ami André Monglond<sup>14</sup> :

Walt Whitman est le grand bougre où successivement les jeunes les plus actifs, Jules Romains, Duhamel, Vildrac, Jouve, et nombre d'autres ont été réapprendre un métier oublié – où trop bien su. – Cela tombait d'autant mieux que l'homme de Manhattan, démocrate et protestant, avait cette inclination pédagogique et utilitaire qui est la marque de toute notre génération. Mais il l'avait, ce diable d'homme, un peu à la façon dont le soleil rend service aux récoltes du laboureur, sans le savoir, sans le vouloir expressément, par irradiante chaleur de cœur, par excessive abondance vitale, comme un météore éclaire le ciel, comme la pluie abreuve les racines des arbres.

Cette inspiration whitmanienne, qui n'est jamais imitation, car faite « de concordances profondes » (Paul Jamati), traverse l'œuvre poétique, comme en témoignent ces « grands

<sup>11</sup> Sur la genèse de cette traduction, restée inédite jusqu'à 1991, voir mon article qui en donne le texte : « *Nymphe de Versailles* ». (Un poème de Béla Balázs dans la traduction de J.-R. Bloch). Budapest, *Annales Universitatis Scientiarum Budapestiensis de Rolando Eötvös nominatae, Sectio Philologica Moderna*, tomus XIX. Redigit Katalin Kulín, 1989-90, pp. 79-86.

<sup>12</sup> On peut se demander ce qu'il faudrait dire aux jeunes d'aujourd'hui pour leur faire comprendre ce texte et son contexte de 1948. Au lecteur de se débrouiller.

<sup>13</sup> *Art. cité*, p. 85 pour les citations qui suivent.

<sup>14</sup> Lettre du 12 janvier 1915, *Correspondance (1913-1920) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*, publiée et présentée par T. Gorilovics, in : *Jean-Richard Bloch*, Debrecen, *Studia Romanica*, 1984, p. 81.

poèmes » au souffle puissant qui s'appellent entre autres *La baleinière* (1923), *À un nageur américain*, dédié à Supervielle (1925), ou encore l'extraordinaire *Matériaux pour un poème* (1940), jeté sur le papier dans les pires convulsions de l'histoire.

Dans un tout autre registre, loin de ces compositions pour grands orchestres, c'est le poète des *haï-kaïs* et *outas* que l'on entend : cette fois, c'est de la musique de chambre ou même, plus subtilement, un air de flûte champêtre.

Quoi de plus artiste, écrivait Paul Jamati<sup>15</sup>, que ces haï-kaïs et ces outas où il s'est complu vers 1920, cherchant le « cristal originel », la « sensation mère » dégagée de son « halo de sensibilité diffuse » ? Comme il a su s'y garder du trait qui dégénère en jeu d'esprit ! Comme il a su en voiler les mots au profit de ce qu'ils évoquent. Je ne citerai que deux haï-kaïs parmi des dizaines :

Nuit sur les fenêtres,  
Nuit sur les champs et les routes,  
Moi seul et ma lampe.

Janvier multiplie  
Les miroirs bleus des ornières  
Au soleil couchant.

Sur ce chapitre des haï-kaïs et outas (ou *haikus* et *tankas*, comme on préfère, semble-t-il, les appeler maintenant), il y aurait bien des choses à dire encore, à commencer par les problèmes que pose la définition ou du moins la description générique de cette forme poétique d'origine japonaise. (Notre Kosztolányi s'y intéressait aussi.) La difficulté majeure du haï-kaï, aux yeux de Jean-Richard Bloch qui en a envoyé quelques-uns à Jacques Rivière pour les publier dans la *Nouvelle Revue Française*, c'est que, dans ce genre de poésie, « les apparences de l'extrême concision avoisinent celles de l'extrême banalité » et que l'on se trouve là « en présence d'un effet artistique inverse de celui que poursuit notre poésie européenne, et par là même assez déconcertant »<sup>16</sup>. Il faudrait aussi reconstituer l'histoire de sa réception en France, dès avant la Première guerre, sans oublier d'accorder, comme il se doit, à Jean-Richard Bloch lui-même la part qu'il avait prise dans l'acclimatation du genre, notamment en prenant l'initiative de ce qui devait aboutir, sur la proposition de Jean Paulhan, à la « petite anthologie de haï-kaïs français » publiée dans le numéro de septembre 1920 de la *Nouvelle Revue Française*. C'est bien Jean-Richard Bloch qui eut le premier l'idée de composer des haï-kaïs et d'en proposer la publication, en mars 1920, à Jacques Rivière. Celui-ci, plutôt réticent, exprimait d'abord sa « perplexité », ce qui amenait Jean-Richard Bloch à s'expliquer, dans sa lettre du 20 mars, sur les raisons de son intérêt pour cette forme d'expression insolite. Jacques Rivière qui cherchait à ce moment-là à effacer le fâcheux souvenir d'un désaccord qui l'avait opposé l'année précédente à son confrère, à la suite de son refus de publier dans la N.R.F. sa *Lettre aux*

---

<sup>15</sup> Art. cité, p. 85.

<sup>16</sup> Lettre à Jacques Rivière, du 20 mars 1920. *Jacques Rivière – Jean-Richard Bloch. Correspondance 1912-1924*, présentée et annotée par Alix Tubman, Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier, 1994, n<sup>os</sup> 71/72/73, pp. 64-65.

*Allemands*, allait consulter finalement Jean Paulhan qui, intéressé par cette nouveauté, a proposé finalement de publier une « anthologie » de haï-kaïs<sup>17</sup>.

*Offrande à la poésie*, qui comporte quelques pages d'information (qu'on aurait souhaité cependant un tout petit peu plus détaillées) sur l'établissement du texte, sur les poèmes comme sur leur auteur, est préfacée par Denis Montebello, qui n'a (et c'est tant mieux en l'occurrence) rien d'un érudit, qui cherche plutôt à susciter sympathie et compréhension pour l'habitant de la Méricote, la Méricote étant « cette maison où le poète rêve de voyage », puisque « voyager est la seule façon d'habiter ». On a affaire en fait à une sorte de voyage intérieur, et c'est peut-être bien de ce côté-là que l'on peut découvrir l'une des significations ou l'un des secrets possibles de cet attachement au foyer dont l'idée habitait Jean-Richard depuis son installation à Poitiers, surtout depuis les terribles années de la Première guerre. Un attachement qui ne l'a pas empêché pourtant d'être cet homme d'action que depuis sa prime jeunesse il rêvait d'être.

*Offrande à la poésie* est aussi captivant à lire qu'agréable à manier. On appréciera la qualité de cette plaquette, agrémentée de fac-similés de manuscrits de Jean-Richard Bloch ainsi que de deux belles photographies de Marc Deneuer, prises à la Méricote : images dont le pouvoir de suggestion n'échappera, je pense, à personne. Cela me fait revenir en mémoire cette phrase lue dans une dissertation que l'élève du lycée Condorcet avait rédigée en décembre 1898 sur *Les Livres illustrés*<sup>18</sup> : « Mais où l'illustration s'allie le mieux avec l'œuvre littéraire, c'est dans les livres fins et poétiques ; car le dessin leur ajoute une grâce délicate. »

Une nouvelle pierre vient d'être ajoutée à la lente et patiente restauration d'un édifice qui mérite certainement mieux qu'un classement superficiel dans quelque guide bleu littéraire du XX<sup>e</sup> siècle.<sup>19</sup>

TIVADAR GORILOVICS

Debrecen

---

<sup>17</sup> Pour toute cette affaire, on se reportera à l'édition par Alix Tubman de la correspondance de Jacques Rivière et de Jean-Richard Bloch qui reproduit, pp. 69-70, la suite de haï-kaïs parus dans la *N.R.F.* et, en appendice, la *Lettre aux Allemands* (pp.89-99). On en trouve le résumé dans l'édition de la *Correspondance d'André Gide - Jean-Richard Bloch, 1910-1936*, par Bernard Duchatelet, Brest, Centre d'Étude des Correspondances et Journaux intimes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, 1997, pp. 99-103 et 107-108. Voir aussi Jean Paulhan, *Choix de lettres I, 1917-1936, La littérature est une fête*, par Dominique Aury et al., Gallimard, 1986, p. 38 et pp. 437-439. Jean-Richard Bloch devait d'ailleurs, après la sortie du numéro de septembre, proposer à Rivière un article sur le haï-kaï que celui-ci n'a pas retenu, ne sachant, lui disait-il, si « après la petite introduction de Paulhan, il reste encore quelque chose à en dire » (lettre du 18 septembre 1920). L'article a paru finalement en juillet 1924 dans la revue *Europe* sous le titre de « Pour un haï-kaï français ».

<sup>18</sup> *Dissertations et poésies de jeunesse*, t. XXXVI, f. 70, 9 décembre 1898. Inédit.

<sup>19</sup> Cet article était déjà rédigé au moment de la parution du volume contenant les contributions du colloque international organisé à Paris en novembre 1997 par la BnF et l'association Études Jean-Richard Bloch : « Jean-Richard Bloch ou l'écriture et l'action », sous la direction d'Annie Angremy et de Michel Trebitsch, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2000, 336 p. En rapport avec le sujet de cet article, je renvoie le lecteur à la remarquable contribution de Haruo Takahashi : « Jean-Richard Bloch et le débat sur le haïkaï français », pp. 109-117, même si le débat, sur certains points du moins que je ne puis aborder ici, reste ouvert.

## **Annexe**

### *Speranzo*

Pour l'île de Chimère il partit un beau jour ;  
Sa nef était d'argent et d'or était sa voile,  
Et la brise à ses pieds parsemait les étoiles ;  
Pour horizon l'espoir, et pour soleil l'amour.

Les dauphins en jouant dans les eaux mordorées  
Faisaient jaillir l'écume en limpide arc-en-ciel,  
Et la vague à mi-voix dans son rythme éternel  
Laisait chanter le vent sur sa lyre explorée.

Des reflets irisés frissonnaient par instant  
Dans le profond azur de l'Océan paisible,  
Et des oiseaux conduits par un guide invisible,  
Arrivaient sur les mâts se poser en chantant.

Sa nef était d'argent, et d'or était sa voile ;  
L'indolent Speranzo laissait flotter sa main  
Sur l'eau, son œil au ciel, son rêve au lendemain,  
Et la brise à ses pieds parsemait les étoiles.

C'était pour Speranzo un songe délicieux,  
Quelque chose de vague et d'exquis et de fade,  
Comme Watteau a peint quelquefois des Naïades  
Sous un soleil couchant, au fond d'étranges cieux,

Comme ces horizons que les peintres antiques  
Dérولاient au lointain de leurs tableaux sacrés ;  
Quelque chose d'obscur, de profond, d'empourpré,  
Où passaient lentement des ombres chimériques...  
...Et par l'Océan bleu, clapoti, clapota,  
Sur sa quille d'argent et sous l'or de sa voile,  
Dans la chaude senteur de son brouillard d'étoiles,  
Vers son horizon, Speranzo, rêveur, flotta,

Flotta vers l'Infini bercé par la lumière ;  
Et toujours sur son front l'immense pureté  
De son rêve charmeur et jamais arrêté  
Ondoyait mollement comme une aile légère...

-----  
...Et depuis que pour l'île il partit un beau jour  
Jamais on n'a revu Speranzo, et sa voile,  
Jamais sa nef d'argent, sa brise et ses étoiles,  
Son horizon d'espoir et son soleil d'amour...  
15 juillet 1901 (f. 426)

### *L'Éternement* À Marcel Cohen

D'abord dans votre nasipare  
Monte un léger chatouillement ;  
La catastrophe se prépare,  
Mais ce n'est qu'un picotement.  
II



Soudain il se répand en traître,  
Trouvant bientôt son élément,  
De l'organe il devient le maître  
Mais ce n'est qu'un commencement !

III  
Il gratte, il pique sans relâche,  
Il glisse et grimpe hardiment ;  
Il atteint au cerveau, le lâche,  
C'est une affaire d'un moment.

IV  
Le cou frémit, le nez s'épate,  
Le dos se bombe brusquement,  
L'œil bat, la bouche se dilate,  
Le corps attend l'ébranlement !

V  
Soudain, tremblez, terres et ondes !...  
– Quel affreux fracassement  
Déchire les couches profondes... ?  
...Saluez, c'est l'éternuement !

Paris, 6 décembre 1901 (f. 439)